

Le désastre d'Hiroshima

Le texte du Dr Marcel Junod que nous publions ici, intitulé « Le désastre d'Hiroshima », a été retrouvé récemment dans les papiers laissés par cet ancien vice-président du CICR, décédé en 1961. A notre connaissance, ce texte n'a jamais été publié, mais le Dr Junod l'a probablement utilisé pour écrire quelques pages dans les derniers chapitres de son célèbre ouvrage « Le troisième combattant ».

Rappelons que le Dr Marcel Junod, délégué du CICR en Extrême-Orient à la fin de la deuxième guerre mondiale, a été le premier médecin étranger à visiter les ruines d'Hiroshima après l'explosion de la bombe atomique et à en soigner les victimes. Son récit, qu'il écrivit vraisemblablement peu après, revêt donc la valeur d'un témoignage vécu.

Depuis lors, on a publié de nombreux textes sur Hiroshima et sur la bombe atomique. Ils sont peut-être plus documentés, plus réfléchis, mieux composés. Mais il n'en est point qui rende mieux compte, dans sa simplicité, de l'horreur de la situation telle que le Dr Junod l'a vue.

C'est donc un texte tout empreint de la personnalité de l'auteur que nous publions, près de quarante ans après qu'il a été écrit. Mais il a gardé toute sa force et il nous restitue l'émotion, et aussi l'appréhension devant l'avenir, qui ont saisi le Dr Junod devant le cataclysme d'Hiroshima.

Le désastre d'Hiroshima

par Marcel Junod

Introduction

Hiroshima, 6 août 1945 — L'âge atomique est ouvert. Une cité japonaise de 400.000 âmes est détruite en quelques secondes. Une page de l'histoire est tournée.

L'effet physique de la bombe atomique est incroyable, inattendu, dépasse toute imagination! L'effet moral est catastrophique! Les militaires japonais sont impuissants à cacher les nouvelles. En quelques heures, quelques jours, les rescapés racontent dans le pays le récit fantastique d'une bombe incandescente jetée du ciel par les Américains et consumant tout sur son passage.

Trois jours plus tard, le 9 août, Nagasaki confirme la puissance impitoyable de cette nouvelle arme et les savants japonais en découvrent le principe. L'Empereur convoque ses chefs militaires et leur déclare que la capitulation est inévitable.

D'un autre côté, les Russes ont attaqué la Mandchourie, à l'aube du 9 août, huit jours avant la date prévue par la Conférence de Potsdam. Cela aussi est un coup inattendu, mais loin d'avoir la portée morale de l'atomisation de deux cités japonaises.

Pourtant, ceux qui détenaient le pouvoir au Japon avant le 6 août savaient que quatorze ans de guerre avec la Chine, trois ans et demi de campagnes à travers le Pacifique contre les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et l'Australie, laissaient le Japon dans un état extrêmement précaire. Sa flotte de guerre était aux trois quarts anéantie, son aviation fortement réduite (les derniers Kamikazés — avions-suicide — volaient sur des appareils démodés). Ses villes industrielles étaient détruites, brûlées et, par là, sa production de guerre impuissante à renouveler le matériel perdu et même à produire l'indispensable pour la poursuite de la guerre.

Dans les rues de Tokyo, on voyait s'entasser les radiateurs, les conduites d'eau que l'on sortait des immeubles, par ordre du ministre de la Guerre, et qui étaient destinés à remplacer le fer manquant.

Les rations alimentaires étaient fortement réduites; on ne trouvait plus à acheter une bobine de fil, une aiguille; un verre cassé ne pouvait être remplacé.

Selon des chiffres officiels japonais, les bombardements par les forces de l'air alliées avaient déjà gravement détruit, ou endommagé, 81 des plus importantes cités du Japon. Tokyo, Yokohama, Osaka, Kobé étaient brûlées à 80 %. La population civile comptait 280.000 morts et 420.000 blessés. Deux millions de maisons étaient détruites ou brûlées et neuf millions de civils restaient sans abri et cherchaient à se réfugier chez des parents à la campagne.

Le bilan était donc sérieux et la résistance du Japon considérablement entamée, surtout si l'on songe aux bases menaçantes que les Américains venaient de s'assurer dans le Pacifique, non loin de la métropole: Iwashima, Okinawa. Malgré cela, le mot d'ordre des militaires était de résister jusqu'au dernier homme, en sauvant l'Empereur et le drapeau.

Pour nous, qui étions au Japon à cette époque, nous savions que le triomphe des militaires japonais aurait signifié probablement la mort de tous les Blancs qui se seraient trouvés dans leur zone: prisonniers, civils ennemis ou neutres, et la mort de milliers de soldats alliés dans la conquête de la métropole. Certaines représentations diplomatiques au Japon étaient à ce point persuadées de cette idée qu'elles avaient armé leur personnel en prévision d'une telle éventualité.

Mais l'apparition soudaine, presque surnaturelle, de la bombe atomique dans les villes d'Hiroshima et de Nagasaki, devait changer brusquement le cours des événements: d'un coup, l'Empereur, alors toujours un dieu, retrouvait tout son pouvoir mystique, en profitait pour imposer à ses généraux la capitulation sans conditions («*Inconditional surrender*»). Il rendait ainsi à l'ennemi des territoires immenses, s'étendant de Singapour aux Kourilles, de la frontière russo-mandchoue à Bornéo, et il donnait l'ordre à 4 millions de soldats, parfaitement armés et dont la grande majorité ne s'était même pas battue, de déposer les armes.

On réalise par là quel pouvoir extraordinaire cet homme tenait entre ses mains, et cela d'autant plus que la reddition s'est effectuée dans des conditions parfaites d'ordre et de calme.

Deux clauses dans la capitulation sont, à notre avis, à la base de ce succès: la première fut l'acceptation par le général MacArthur de respecter la personnalité de l'Empereur et la deuxième fut sa décision

de rapatrier tous les Japonais se trouvant hors de la métropole, en renonçant à faire des prisonniers.

En effet, le maintien de l'Empereur à la tête de l'Etat était la seule possibilité d'éviter l'anarchie, et le rapatriement promis des militaires, ainsi que la permission pour les soldats de la métropole de rentrer dans leurs foyers leur enlevaient tout sentiment d'humiliation d'une captivité qu'ils n'auraient jamais acceptée sans se battre jusqu'au dernier, et cela malgré les ordres impériaux de « cessez le feu ».

Première partie

Sur les lieux de l'atomisation

I. Comment je fus amené à observer les effets de la première bombe atomique

Parti de Genève, en juin 1945, pour prendre possession de mon nouveau poste de chef de la délégation du CICR au Japon, j'arrive en Mandchourie le 28 juillet, après avoir parcouru des milliers de kilomètres : Paris, Naples, Athènes, Le Caire, Téhéran, Moscou, la Sibérie, Chita, Otpor, Mandchourie.

Le 6 août 1945, sans me douter un instant du drame qui se jouait à Hiroshima, je visite ce jour-là, près de Szepinghai (Mandchourie), les prisonniers de guerre alliés haut gradés en mains japonaises, dont les généraux Wainwright et Persival, desquels nous étions sans nouvelles depuis plus de deux ans.

Le 9 août 1945, alors que les Russes étaient entrés en guerre quelques heures plus tôt contre le Japon, que leurs avions avaient déjà envahi le ciel de Mandchourie et que les Américains lançaient la deuxième bombe atomique sur Nagasaki, je décolle en pleine alarme dans un avion militaire japonais, à 11 h 30 du matin, de l'aérodrome de Tsing-King, aujourd'hui Chang-Chung, capitale de la Mandchourie. Toute rencontre avec un avion ennemi eût été fatale mais, favorisé par le sort, j'atterris le même jour à Tokyo sans aucun incident.

Mes amis suisses sont là qui m'attendent. Un autobus nous emmène de l'aérodrome au cœur de Tokyo. Dans la nuit qui vient, je distingue vaguement, à droite et à gauche, des rues, des pans de murs écroulés, des fils électriques qui pendent lamentablement, des tas de

ferrailles rouillées. Plus au loin, dans des champs de cendres refroidies, par-ci, par-là, de petites maisonnettes en pierre, presque sans fenêtres, restent debout, miraculeusement intactes. Je demande des explications. On me répond : Ah, évidemment, vous êtes pour la première fois au Japon et vous ne savez pas. Ces constructions minuscules, en béton ou en maçonnerie solide, ont été bâties par les Japonais après le tremblement de terre de 1923. Tokyo et Yokohama avaient été alors complètement détruites et brûlées par ce cataclysme naturel, et les Japonais avaient observé que seules quelques maisons de pierre avaient échappé à l'incendie qui suivit. Quand on rebâtit Tokyo, les plus riches d'entre eux se payèrent le luxe de ces constructions où ils placèrent ce qu'ils possédaient de plus précieux, tandis que les plus modestes se contentèrent d'avoir dans leur maison un coffre-fort ordinaire.

En effet, en regardant mieux, je pus apercevoir des centaines de ces coffres-forts qui émergeaient intacts des champs de décombres.

Nous arrivons, à la nuit, chez nos amis, qui ont pu par chance trouver un logis dans une maison épargnée par les bombardements. Je parais à leurs yeux comme un revenant d'un autre monde ! Voici quatre ans qu'ils sont sans contact avec la Suisse. Seule, la radio, écoutée clandestinement, leur a donné les grandes nouvelles. Leur première question est : Que dit-on, en Europe, de la bombe atomique ? Ils oublient que j'ai quitté la Suisse il y a deux mois et que, depuis quinze jours, je suis parmi les Japonais, silencieux et muets comme des tombes ! C'est à mon tour de m'étonner et de poser des questions. J'entends, pour la première fois, le nom d'Hiroshima, les mots de bombe atomique. Il y aurait eu 100.000 morts, disent les uns, 50.000 rétorquent les autres. La bombe aurait été lancée par parachute, les victimes sont brûlées par des rayons mortels, etc.

Un Japonais qui travaille avec notre délégation et qui entend un peu partout ce qui se raconte, me confirme les nouvelles. Il ajoute que les gens sont atterrés, démoralisés. Les gares sont noires de monde, chacun fuit les cités, mais aucun désordre n'apparaît car le Japonais est naturellement discipliné. En plus, les typhons et les tremblements de terre l'ont habitué à dominer sa panique. Pourtant, la situation demeure grave.

Le lendemain, je rencontre les diplomates suédois. Nous avons tous la même idée : cette arme nouvelle, l'entrée en guerre des Russes, vont-elles mettre un terme à la guerre ?

Dans les jours qui suivent, les événements se précipitent et nos pressentiments se confirment. L'état-major général est convoqué au palais impérial. Des bruits d'armistice sont entendus un peu partout.

Enfin, le 15 août, pour la première fois dans l'histoire du Japon, l'Empereur parle à son peuple par radio, l'invitant à accepter les conditions de Potsdam fixant la capitulation inconditionnelle de son pays.

J'écoute moi-même le discours de l'Empereur à la radio, invitant nos serviteurs japonais à venir au salon pour l'entendre également ; je les vois se mettre à genoux devant l'appareil de TSF, s'incliner plusieurs fois profondément, respectueusement, en écoutant les paroles de Sa Majesté ; leur figure est impassible. Même en face d'eux, il est difficile de se rendre compte de ce qui se passe dans leur cœur et dans leur âme, mais je crois y lire une indicible tristesse et un sentiment d'étonnement.

Oui, c'est l'armistice, mais rien n'est certain. Beaucoup d'Européens que je rencontre et qui sont de vieux connaisseurs de l'Orient hochent la tête et ne se réjouissent qu'à moitié de ces nouvelles. Il se passera du temps, quelques jours, quelques semaines peut-être, avant que les Américains ne débarquent ; nul ne peut prévoir à coup sûr ce qui va se passer d'ici là. Les Japonais, me disent-ils, ont un côté inattendu, dont il faut attendre le pire ou le meilleur. L'on peut assister, aussi bien à une épidémie d'harakiri et à une soumission complète qu'à une véritable révolution. Tout cela n'est guère rassurant !

Je pense alors aux prisonniers alliés, isolés et perdus dans les camps de la métropole. En hâte, je réunis tous mes camarades délégués, leur demande s'ils acceptent de se rendre individuellement dans les camps principaux pour y veiller à la sécurité des captifs, puis à leur évacuation. Chacun accepte sans hésitation. Mais il y a sept camps principaux et nous ne sommes que quatre ! Nous faisons alors appel à deux compatriotes et à un médecin apatride, qui complètent ainsi le nombre nécessaire. Je leur explique brièvement la gravité de la situation : il y a un risque à prendre, mais c'est notre devoir de le prendre. Nous espérons que les ordres de l'Empereur seront respectés, mais, en cas contraire, tous les Blancs au Japon peuvent être mis en très grand danger.

Je prends ensuite contact avec les représentants des Puissances protectrices, Suisse et Suède, qui acceptent de se joindre à nous. Nous pouvons former ainsi sept équipes de trois hommes. Puis j'interviens auprès du Gouvernement japonais (Affaires étrangères et ministère de la Guerre) pour obtenir les effectifs exacts des prisonniers de guerre et internés civils, les localisations des camps et toutes facilités et protection pour nos délégués dans leur mission. Dès que l'assentiment des Japonais est obtenu, presque sans difficulté, tous les

délégués partent, le 27 août, pour leur destination et nous pouvons communiquer, par la radio japonaise, au général MacArthur, que nous tenons prêt un plan d'évacuation des prisonniers de guerre.

Avant le départ de nos délégués, j'avais chargé l'un d'eux, qui devait procéder au contrôle des camps dans la Préfecture d'Hiroshima, de se rendre sur place, à la ville même et de me renseigner aussi vite et aussi exactement que possible, sur l'étendue du désastre et sur les conditions qu'il y trouverait.

En même temps, je demandai au Gouvernement japonais de me fournir toute documentation sur la situation à Hiroshima et sur les effets déjà connus de la bombe atomique. Des rapports me furent remis et, le 2 septembre, je recevais de notre délégué à Hiroshima le télégramme suivant :

« Visité Hisoshima le trente, conditions épouvantables stop rasée 80%, tous hôpitaux détruits ou sérieusement endommagés, inspecté deux hôpitaux provisoires, conditions indescriptibles fullstop effets de bombe mystérieusement graves stop beaucoup de victimes paraissant se remettre ont soudainement rechute fatale due à décomposition globules blancs et autres blessures internes et meurent actuellement en grands nombres stop plus de cent mille blessés environ, encore dans hôpitaux provisoires situés alentours, manquent absolument matériel, pansements, médicaments stop veuillez faire sérieux appel haut commandement allié, priant faire parachuter immédiatement secours centre ville stop besoin urgent grosses quantités pansements, ouate, pommade pour brûlures, sulphamides, en outre plasma sanguin et appareillage pour transfusions stop action immédiate extrêmement désirable envoyer également commission enquête médicale stop rapport suit, confirmez réception. »

Ainsi documenté, je m'adresse, le 3 septembre, au Commandement suprême des Forces alliées et demande, au nom du CICR, une aide immédiate en vivres et médicaments pour les victimes d'Hiroshima, offrant de me rendre personnellement sur place pour y organiser l'action de secours, car j'étais le seul médecin à la délégation du CICR au Japon.

Quelques jours plus tard, répondant généreusement à ma demande par l'intermédiaire d'un de ses officiers supérieurs, le Commandement suprême allié me fait savoir que l'on accorde à la délégation du CICR douze tonnes de médicaments et de matériel sanitaire pour l'action de secours prévue, que ce matériel sera mis à bord de six avions. En même temps, une commission spéciale, formée d'environ

dix experts américains, physiciens, médecins et un photographe et deux médecins japonais, va prendre place à bord de ces avions. Quant à moi, j'accompagnerai la commission et veillerai à la distribution et au contrôle des secours que l'on place sous la responsabilité de notre délégation au Japon.

Le 8 septembre 1945, nous partons pour le champ d'aviation d'Atsugi et je monte à bord d'un des avions, avec plusieurs Américains. Le voyage est très agréable, nous laissons rapidement le mont Fuji sur notre droite pour arriver bientôt au-dessus des grandes cités d'Osaka et de Kobé. Là, pendant 20 kilomètres, tout n'est que destruction; l'emplacement de la ville apparaît comme une sorte de parterre, rouge brique, de fer rouillé. Tout semble avoir été dévoré par l'incendie. Par-ci, par-là, pourtant, des constructions légères, encore intactes, forment des taches grises et noires.

A douze heures, nous survolons Hiroshima. Mes compagnons et moi-même, nous nous penchons avec anxiété sur les hublots de l'avion pour apercevoir une vision bien différente de tout ce que nous avons vu auparavant. Le centre de la ville est une sorte de tache blanche, polie comme la paume de la main. Il ne reste plus rien. Les traces même des maisons semblent avoir disparu. La tache blanche s'étend sur un diamètre d'environ 2 kilomètres. Elle est bordée d'une ceinture rouge, traces de maisons brûlées, s'étendant sur une assez longue distance, difficile à évaluer de l'avion, couvrant presque tout le reste de la cité. Le spectacle est tout simplement stupéfiant!

Après quelques tours au-dessus de la ville, notre avion vient atterrir, avec tous les autres, sur l'aérodrome d'Iwakuni, à 30 kilomètres d'Hiroshima. Nous déchargeons les médicaments. Quelques officiers japonais viennent nous saluer et nous font monter dans un autobus pour nous conduire au Quartier général militaire japonais d'Hiroshima, qui, après la destruction de la ville, s'est déplacé sur une petite colline à quinze kilomètres au sud.

II. Contacts avec les autorités japonaises

L'autobus se met en route, cahin-caha; la chaleur est tropicale; l'état de la chaussée, laissée sans réparations pendant des années, est pitoyable et nous sautons sur notre siège à chaque instant. Le moteur du véhicule râle et la panne, que l'on devinait depuis longtemps, nous surprend en plein village. Nous sortons du car, des badauds

s'attroupent et dévorent des yeux les officiers américains, qu'ils voient pour la première fois. L'impression est étrange. Nous sommes là une douzaine de Blancs, tous Américains, sauf moi, sans armes. Les troupes alliées n'occupent pas encore la contrée et nous nous savons complètement à la merci de ces Japonais.

Le simple ordre donné par le général MacArthur d'accorder à la commission technique toute la sauvegarde et l'assistance nécessaires dans l'accomplissement de sa mission suffira-t-il à nous protéger? Je supposais une de nos villes ainsi atomisée et essayais d'imaginer l'accueil qu'aurait fait la population survivante à une commission technique d'enquête, envoyée par l'ennemi après la capitulation sans conditions. J'augurais le pire. Mais aucun incident ne devait se produire.

Bien au contraire, les enfants du village s'approchent de nous; les Américains distribuent quelques paquets de «candy» et de chocolat: derrière, les parents japonais sourient vaguement (manifestation d'un sentiment de gêne), l'atmosphère semble détendue. Mais la réparation prend du temps, chacun est pressé de voir la ville. Un camion militaire passe sur la route et je suggère au général américain de le réquisitionner pour continuer notre route jusqu'au Quartier militaire d'Hiroshima. Un de nos Japonais sert d'interprète et, après quelques instants de discussion, nous nous embarquons tous sur le camion.

Nous arrivons alors rapidement à une petite colline où se trouve l'état-major de l'armée japonaise occupant la Préfecture d'Hiroshima. Il y a là quelques baraquements militaires en bois, dans une enceinte fermée et gardée par des sentinelles armées de leur fusil. L'officier de garde hurle un «Portez armes» à notre passage, les sentinelles saluent et nous sommes introduits auprès d'un colonel japonais et de plusieurs officiers; les présentations sont impeccables, chacun se serre la main; des ordonnances, bien stylées, apportent du thé, des biscuits et des cigarettes. Des cartes sont dépliées et des explications données sur le travail qu'entend faire la Commission. Pendant ce temps, plusieurs Américains et Japonais prennent des photos du groupe. A aucun moment on ne sent peser sur l'assemblée un sentiment hostile quelconque, tout se passe dans une correction parfaite.

Cette attitude des Japonais reste pour nous un complet mystère. Ce peuple possède une mentalité secrète impénétrable, mais, au fond, ces officiers obéissent obscurément aux ordres de leur Empereur. Ils s'inclinent devant les officiers américains, non pas comme des vaincus, mais parce qu'ils ont cessé le combat et retrouvent leur politesse naturelle.

Après avoir organisé un plan de visite d'Hiroshima pour le lendemain, nous sommes conduits dans la fameuse île de Miyajima, où sera logée la Commission pendant quelques jours. Cette île est un sanctuaire. Nous prenons un petit bateau qui fait la traversée régulièrement. Nous apercevons de loin le célèbre portique, vieux de cent ans, caractérisant la présence d'un ancien temple. Nous débarquons au coucher du soleil dans un petit village de pêcheurs et d'estivants.

Cette île est devenue fameuse par le pèlerinage qu'y venaient faire les guerriers japonais avant leur départ pour le front. Ils se faisaient délivrer par les prêtres bouddhistes la réponse écrite à leurs vœux ; si la réponse était favorable, ils gardaient le papier, et le charme qui l'accompagnait, précieusement serrés sur leur poitrine. Si l'augure était défavorable, ils épinglaient le papier à un des arbres sacrés qui environnent le temple, espérant ainsi obtenir la faveur d'un dieu récalcitrant.

Tous les Américains qui sont avec moi sont enchantés de vivre un premier soir de vie japonaise. Nous sommes logés dans de petits hôtels au milieu des pins. Le sol des chambres est fait de tatamis, sorte de paille tressée, extrêmement douce et agréable aux pieds. Il faut, avant d'entrer, toujours se déchausser. Puis ce sont des kimonos, délivrés à tout le monde, pour aller prendre le bain commun dans une large piscine. Quelques-uns des Américains font la classique erreur des non-initiés et se jettent dans l'eau, tout pleins de savon, à la grande horreur des serviteurs japonais. En effet, il est coutume dans ce pays — et c'est une leçon à prendre — de bien se laver au savon et de se rincer, avant de se plonger dans l'eau presque bouillante des bains japonais.

Le soir, en causant entre nous, je me lie d'amitié avec le professeur Tzusuki, professeur de chirurgie à l'Université Impériale de Tokyo, et je recueille de ses lèvres l'histoire suivante :

En 1923, le professeur Tzusuki, alors jeune docteur à l'Université Impériale de Tokyo, s'intéressa tout particulièrement au fonctionnement des tubes Coolidge que les Japonais avaient achetés aux Etats-Unis pour le traitement du cancer. Il eut alors une idée baroque : il prit un lapin au laboratoire et, à neuf heures du soir, profitant de l'absence du personnel, il exposa son lapin tout entier sous la lampe à rayons X, voulant contrôler ainsi l'effet massif de ces nouveaux rayons sur les êtres vivants. A 9 h 50, puis à 10 heures, le lapin ne montrait aucun signe de gêne quelconque. A 11 heures, le lapin réagissait toujours normalement, avait l'air parfaitement éveillé. Un doute commençait à effleurer l'esprit du jeune docteur

japonais. A minuit, le lapin ne manifestant aucune réaction visible, le Dr. Tzuzuki coupa le courant, prit le lapin, le posa sur le tapis dans son bureau et alluma une cigarette. Il était en train de méditer sur cette bizarre expérience, apparemment sans résultat, quand, subitement, le lapin entra en convulsion et mourut sous ses yeux. Aucune explication de cette mort mystérieuse ne vint alors à l'esprit du jeune docteur. Fatigué et sommeillant, il mit le lapin dans la glacière pour l'examiner plus tard. Le lendemain matin, il raconta l'histoire à son professeur, qui lui fit de vives remontrances, lui reprochant l'inutilité de cette expérience. Il lui fit même remarquer que, dans certains pays, il se serait fait poursuivre devant les tribunaux comme intervenant sur des animaux vivants, sans aucune raison. Pourtant, le docteur japonais ne se laissa pas impressionner. Quelques jours plus tard, il commença l'autopsie de son lapin et quel ne fut pas son étonnement en observant des hémorragies et des suffusions sanguines dans tous les organes : les reins, les poumons, le cœur, etc... Son sens scientifique fut alors aiguïté. Il répéta ses expériences. Ses conclusions furent exposées en mai 1926 à Detroit, au XXVII^e Congrès annuel de la Société américaine de radiologie. Elles ont été publiées dans le journal américain de radiologie et de thérapeutique par le radium à New York, sous le titre : « Experimental Studies on the biological Action of Hard Roentgen Rays. »

Lors de la présentation de son travail, une discussion survint. La réflexion du Dr. G.E. Pfahler, de Philadelphie, est aujourd'hui saisissante à relire. Voici textuellement ses paroles : « Il est naturellement presque impossible pour nous de saisir, en quelques minutes, l'importance des faits relevés dans toutes ces expériences. Cependant, de ces faits, se dégagent à mon sens deux idées : en premier lieu, ces expériences relèvent de l'exposition d'un animal entier aux rayons X et par conséquent les observations faites par le docteur Tzuzuki, concernant les effets sur les divers organes, ne peuvent être interprétées directement en valeurs cliniques (comme nous pourrions les appliquer dans un travail de routine clinique), parce que nous n'exposons jamais le corps entier des individus. Nous limitons l'exposition à une partie du corps, à un organe ou à une partie d'organe. Deuxièmement : en limitant l'exposition à une partie d'organe, les effets relatifs sont certainement moindres, sinon nous cesserions bientôt de faire de la radiothérapie, à en juger par les effets obtenus sur les divers organes. »

Vingt-cinq ans plus tard, le Dr. Masso Tzuzuki, devenu professeur à l'Université Impériale de Tokio, était l'homme désigné par le Gouvernement japonais, puis par les autorités américaines, pour

étudier l'effet des rayons X, cette fois-ci, non pas sur un corps de lapin, tout entier, mais sur les milliers de corps humains, ses propres compatriotes! Les constatations qu'il a faites donnent presque exactement les mêmes résultats que ceux qu'il avait jadis observés sur le lapin exposé aux rayons du tube Coolidge.

III. Hiroshima

Hiroshima signifie «l'île vaste». Bâtie sur le delta du fleuve Ota, venu des Monts Kamuri, elle était, dans l'ordre de grandeur, la septième ville du Japon. A l'entrée de la ville, l'Ota se divise en sept rivières formant ainsi un triangle isolant la cité à l'intérieur de ses branches, la morcelant en petits îlots, tous réunis entre eux par de nombreux ponts. Ce triangle, large de 20 kilomètres et profond de 10, est bordé sur ses flancs par des collines d'une altitude moyenne de 500 mètres, recouvertes de forêts de pins. Il est rétréci à son sommet par l'embouchure de la vallée. Sa base, dentelée, s'ouvre largement sur la Mer Intérieure du Japon, où toutes les bouches de l'Ota déversent leurs eaux boueuses.

Ainsi placée, Hiroshima formait le port le plus important de la région. Ville préfectorale, ses services administraient la population d'une province de deux millions d'habitants, l'une des plus riches du Japon et l'un des grands centres de la culture japonaise.

Elle fut la résidence des Mori, importante famille japonaise, qui régna sur dix villes de l'ouest du Japon, faisant ainsi de la ville le centre politique de l'Ouest et lui donnant une grande animation.

C'est en 1889 qu'Hiroshima fut élevée au rang de ville, la carte politique du Japon étant divisée, à cette époque, en villes et villages.

Hiroshima doit une part de sa célébrité au séjour qu'y fit l'Empereur Meiji avec son état-major lors de la guerre russo-japonaise en 1905. Depuis ce temps, Hiroshima resta ville de garnison et devint l'un des principaux centres de transports militaires, alors que Kuré, non loin de là, devenait place navale.

Hiroshima était aussi un centre industriel important. Ses fabriques de conserves, de vêtements et de tabacs, ses raffineries d'huile avaient été adaptées, dès 1941, à l'industrie de guerre. De tous temps, d'ailleurs, elle avait été le siège de fabriques d'armes diverses.

Sa population de 250.000 âmes était logée dans de petites maisons japonaises — sortes de chalets à un ou deux étages, aux avant-toits

relevés — construites en bois léger ou en boue séchée et souvent coiffées de chaume. Pourtant, un certain nombre de bâtiments officiels, où siégeaient d'importantes firmes et banques ou des services administratifs, étaient construits en béton armé ou en maçonnerie solide.

Outre sa population civile, Hiroshima hébergeait un nombre important de militaires, dont le chiffre était évalué à 150.000 en juillet 1945. Ces militaires étaient groupés surtout au centre de la ville, dans un large espace où s'accumulaient casernes, arsenal, bâtiments administratifs, etc.

Le total des habitants s'élevait donc à 400.000 environ, mais ce chiffre était tombé à 350.000 à la fin de la guerre, car les autorités de la ville, craignant les attaques aériennes, avaient déjà commencé l'évacuation des femmes et des enfants.

La ville était située sur la grande ligne de chemin de fer qui traverse le Japon dans sa plus grande longueur. Elle était le point de départ de la branche qui pénètre à l'intérieur du pays, côté nord, et comptait en outre plusieurs chemins de fer régionaux, reliés par un réseau de tramways. Deux grandes routes principales traversaient la ville, d'est en ouest et du nord au sud. Elle possédait de nombreux parcs et jardins publics.

La cité n'avait pratiquement pas souffert de la guerre aérienne jusqu'au 6 août 1945, à l'exception de deux bombardements insignifiants: l'un le 19 mars 1945, par quelques avions de la flotte américaine, et l'autre le 30 avril 1945, par un B.29 (forteresse volante).

C'est le 9 septembre, au petit matin, que la Commission d'enquête quitte l'île de Miyajima. Nous longeons à pied le bord de la mer qui sépare notre hôtel du petit port. La lumière est transparente et douce, le portique baigne les pieds de ses colonnes dans la marée montante. Nous prenons le bateau pour retraverser le bras de mer et gagner l'île principale. Là, notre car nous attend et nous repartons. J'ai à côté de moi deux interprètes japonais: Miss Ito, née au Canada et parlant parfaitement bien l'anglais et un journaliste ayant passé vingt ans aux Etats-Unis. Nous allons parcourir les derniers kilomètres qui nous séparent de notre but et pourrons ainsi nous rendre compte graduellement des effets de la bombe atomique, de la périphérie au centre de la ville.

Les premières traces de ces effets apparaissent à six kilomètres environ du point de chute. Les toits sont comme décoiffés, les tuiles ayant été enlevées par la déflagration. Par place, les herbes sont jaunies, comme séchées; le journaliste japonais m'explique alors que les plantes, les légumes et le riz avaient perdu leur couleur verte

immédiatement après le bombardement, cela jusqu'à sept ou huit kilomètres du point d'explosion de la bombe. Ils n'ont repris leur couleur que trois ou quatre semaines plus tard. Pourtant, quelques plantes, apparemment plus sensibles, ont péri. A cinq kilomètres, ici et là, des maisons sont aplaties comme du carton. Les toits sont complètement défoncés. La charpente sort de tous côtés. C'est le spectacle classique de villes détruites par bombes explosives. A quatre kilomètres, ce ne sont que des amas de poutres et de planches, mais les maisons en pierre ne semblent pas touchées. A trois kilomètres et demi environ du centre de la ville, toutes les maisons sont brûlées. Il ne reste que la trace de leurs fondations et des tas de ferraille rouillée. Cette zone a le même aspect que les villes de Tokyo, d'Osaka, de Kobé, détruites à la bombe incendiaire. A deux kilomètres, tout est comme disloqué, soufflé, balayé par une force surnaturelle: les maisons, les arbres ont disparu.

Souvent, les fondations mêmes d'un édifice ne se voient plus. Des poteaux électriques, en poutrelles de fer, sont tordus et pliés, traînant sur le sol. Les cheminées des usines, de forme ronde, sont encore debout tandis que celles bâties en carré sont toutes démolies. La ville est déserte, morte. Seuls, quelques rares militaires japonais sont visibles. Les survivants ont fui, effrayés par les nouvelles de presse annonçant qu'Hiroshima garderait un danger de radio-activité pendant soixante-dix ans.

Nous arrivons au centre de la ville, à côté de ce qui fut le Quartier général de l'armée d'Hiroshima et nous sommes conduits sur une petite éminence, d'où la vue n'est plus entravée par quoi que ce soit. Nous apercevons alors la cité détruite, s'étendant sur des kilomètres; tout n'est que silence et désolation. Par-dessus un premier plan de grands arbres, cassés comme des allumettes, et d'énormes pierres renversées, on aperçoit les traces, à peine visibles, des bâtiments militaires dont plusieurs possédaient de solides fondations en béton. Tout près de nous, l'eau d'un étang laisse passer les tiges de lotus dont les feuilles ont été arrachées par le vent de la déflagration; quelques poissons crevés montrent leur ventre blanc. Plus loin, à perte de vue, la ville est rasée, les balustrades des ponts les plus proches sont arrachées. Nous sommes là, à peu près au-dessus du point où la bombe éclata. Au milieu d'un amas indescriptible de tuiles cassées, de tôles rouillées, de carcasses de machines et de voitures brûlées, de tramways déjetés hors des rails, quelques arbres dressent vers le ciel leurs troncs noirs et dénudés. Sur les rives du fleuve, des bateaux éventrés penchent sur le côté. Par-ci, par-là, de grands bâtiments de pierre se dressent encore, interrompant la monotonie du paysage.

De là, nous nous mettons en marche, lentement, à travers la cité morte. Par endroit, quelques rues ont été nettoyées, mais, en général, elles sont encore recouvertes de débris de toutes sortes. A un moment donné, mon interprète me dit: «Ici était un hôpital». J'ai beau regarder, je ne reconnais rien; il ne reste qu'un petit mur démoli, qui court sur quelques dizaines de mètres. Là sont morts tous les malades, les nurses et les médecins; personne n'est sorti vivant.

Nous nous arrêtons à un grand bâtiment, construit en maçonnerie solide, qui nous avait semblé, de loin, être intact, mais dès que nous jetons un coup d'oeil à l'intérieur, on peut voir que tout est brûlé ou démoli par l'explosion.

Il en est ainsi pour la majorité de ces bâtiments. Seul, le quartier du port semble ne pas avoir été touché et cela, dans un très petit espace. Tous les observateurs sont d'accord pour reconnaître que la ville est détruite à 90 %.

Les techniciens de la Commission américaine ne restent pas inactifs. Ils ont placé leurs appareils détecteurs un peu partout dans les ruines. Leur réponse est claire: un mois après l'explosion de la bombe atomique, ils nous assurent que la place est parfaitement saine et ne présente plus aucun danger de radio-activité pour les êtres humains.

Pendant qu'ils sont occupés à faire leurs observations, je visite les hôpitaux. Tous ces hôpitaux sont provisoires et la majorité d'entre eux ne mériterait même pas cette appellation. Ils sont presque tous aménagés dans des maisons détruites aux trois quarts, où l'on a réuni et entassé n'importe comment des malades et des blessés. Voici la description de l'un deux, qui est à l'échelle de tous les autres:

« Cet hôpital provisoire est une ancienne école à moitié démolie. Le toit est percé en de nombreux endroits. Ce jour-là, il pleut à verse et la pluie tombe directement dans les salles des malades; ceux qui ont eu la force de se déplacer se sont tassés dans les coins abrités, les autres sont étendus sur des sortes de grabats, ce sont des moribonds. Il y a là quatre-vingts malades et blessés. Pour les soigner, dix nurses et vingt écolières qui semblent de toutes petites filles, âgées de 12 à 15 ans. Il n'y a pas d'eau, pas de sanitaire, pas de cuisine. Un médecin vient chaque jour de l'extérieur pour visiter les malades. Les soins sont rudimentaires; les pansements sont faits avec une toile grossière; quelques pots de médicaments traînent sur une étagère. Les blessés ont souvent leurs blessures découvertes et des milliers de mouches s'y posent et volent autour. Tout est d'une saleté incroyable. Plusieurs patients souffrent des effets tardifs de la radio-activité, hémorragies multiples. Il leur

faudrait de fréquentes et petites transfusions de sang, mais il n'y a pas de donneurs, pas de médecins pour examiner la compatibilité des sangs et les soins font par conséquent défaut.»

Je visite aussi longuement l'hôpital de la Croix-Rouge japonaise, que l'on considère avoir échappé par miracle à la destruction. C'est un magnifique bâtiment en pierre, bien construit, solidement établi sur sa base. La porte d'entrée et le vestibule sont en effet parfaitement intacts et l'aspect extérieur presque normal, mais sitôt que l'on arrive aux étages supérieurs, j'observe que, non seulement les vitres, mais toutes les fenêtres manquent; elles ont volé en éclats sous l'effet du souffle de la bombe. Tous les appareils de laboratoire ont été également mis hors d'usage. Une partie du toit est effondrée, c'est un hôpital ouvert aux vents et à la pluie. Mille patients y avaient été hébergés le premier jour de la catastrophe, me dit un des médecins japonais, six cents sont morts presque immédiatement et ont été enterrés n'importe où aux abords immédiats de l'hôpital. Actuellement, il en reste deux cents. Les transfusions de sang font défaut car le matériel manque pour les examens et les donneurs sont morts ou disparus.

Nous continuons notre tournée, et partout la même image se répète. Le ravitaillement de ces hôpitaux est presque inexistant; c'est aux familles des patients qu'il appartient d'apporter leur nourriture, mais bien souvent la famille n'existe plus ou a fui. Cette situation est tragique vu la carence générale des secours.

Nous allons ensuite visiter un hôpital militaire provisoire, l'hôpital d'Ugina, installé dans une ancienne fabrique de soie, à peu près épargnée par le bombardement.

Comme partout, les Japonais ont réservé à leurs militaires ce qu'il y a de meilleur. L'hôpital a été ouvert le 26 août et nous sommes aujourd'hui le 10 septembre. Au début, six cents patients ont été recueillis, deux cents ont été guéris, cent sont morts et le reste est encore en traitement. Ici, l'organisation est bien supérieure à celle des hôpitaux civils. En effet, l'Université Impériale de Tokio a envoyé de la capitale dans cet hôpital une équipe de médecins et de techniciens de laboratoire, qui a fait un travail très intéressant. C'est d'ailleurs sur ses observations que je baserai la suite de mon rapport, mais je tiens à me rendre compte par moi-même de chaque cas et je consacre un temps assez long à observer plusieurs malades.

Plusieurs cas nous sont exposés par le professeur Tsuzuki. Voici une femme de 24 ans, qui s'est trouvée à un kilomètre du centre de l'explosion, elle n'a rien senti pendant les premiers jours mais a été

prise subitement de lassitude et de fatigue. Trois semaines après, elle entre à l'hôpital pour une angine nécrosante. L'examen du sang révèle 1200 leucocytes, 45% d'hémoglobine et 2.450.000 globules rouges.

Beaucoup d'autres cas semblables nous sont présentés. Nous voyons aussi une grande quantité de brûlés; la plupart du temps, il s'agit de brûlures du 3e degré, localisées à une partie du corps, souvent les parties découvertes: le visage, les mains, les bras et parfois le thorax. Je reviendrai plus loin sur tous ces détails.

J'apprends qu'à la date de ma visite, il reste encore dans les cinquante hôpitaux provisoires de la ville environ trente mille blessés, les autres étant morts, guéris ou évacués.

A la fin de la journée, je rencontre le directeur de la Santé publique et nous mettons sur pied un plan de distribution des médicaments et du matériel sanitaire que m'a remis le Haut Commandement allié.

(A suivre)

Marcel Junod
